

## À la recherche du sens perdu: Pascal et Teilhard de Chardin

C'est délibérément que j'ai choisi comme titre de cet article: *à la recherche du sens perdu*, car il formule un problème qui appartient au monde contemporain tout autant et plus qu'au monde de Pascal et de Teilhard<sup>1</sup>.

La société occidentale, en effet, présente un trait d'originalité unique. Jusqu'ici, un certain nombre de valeurs humaines et chrétiennes parvenaient à subsister. Notre société les a rejetées. Elle se glorifie même de les avoir abolies: une opération qu'elle qualifie de conquête de la liberté. Elle a établi le règne de l'absence de sens, voire du non-sens. Cette crise inquiète par sa dimension, sa radicalité et son caractère d'inédit. Il ne suffit plus cette fois de parler d'affaiblissement, d'obscurcissement du sens, mais de perte de sens.

J'ajoute toutefois: *à la recherche du sens perdu*. Je crois en effet que, dans ce monde apparemment dépourvu de sens, il existe des signes d'une *quête de sens*. Au fond d'eux-mêmes, les humains, qu'ils le confessent ou non, attendent ce qui donnerait un sens à toute chose: au travail, à la souffrance, à la mort et, plus profondément, à la vie tout court. Bref, l'homme occidental qui, sous tant d'aspects, apparaît hideux, peut devenir un candidat à l'Évangile.

---

<sup>1</sup> Sur cette question du sens, voir: R. LATOURELLE, *De la morosité à l'espérance* (Montréal, 1994) et *Quête de sens et don du sens* (Montréal, 1996); JEAN-PAUL II, Encyclique *Raison et Foi* (Rome, 1998), n° 26. Il va sans dire que nous avons lu les travaux de Étienne Borne et de M. Pontet sur l'étude comparée de Pascal-Teilhard, comme aussi la plupart des ouvrages sur Teilhard et Pascal.

Je précise toutefois que, par recherche de sens, j'entends parler du *sens ultime* de l'existence humaine. Or je suis convaincu que ce sens ultime existe, qu'il réside dans le christianisme, et qu'il faut l'accueillir dans la foi comme un don, révélé et offert par Dieu, en Jésus Christ. «Le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné» (GS 22). C'est aussi la ferme conviction de Teilhard et de Pascal. Ce problème de la perte du sens et de la recherche du sens ultime de l'existence s'est posé pour eux comme pour nous, dans un contexte socio-culturel évidemment différent, mais de façon tout aussi aiguë.

Pascal centre sa réflexion sur l'homme individu, tandis que Teilhard s'intéresse avant tout à la collectivité humaine, à la caravane humaine. Deux personnalités bien différentes, avec des affinités, des points d'accord, mais aussi des contrastes, des divergences. La méthode comparative permet de donner un relief nouveau à l'image de chacun et de dégager des traits que l'étude d'un seul de ces deux penseurs laisserait forcément dans l'ombre. Tous deux cherchent à gagner au Christ les hommes et femmes de leur temps. Apologètes et témoins du Christ: dans le vocabulaire d'aujourd'hui, je dirais que leur projet relève de la théologie fondamentale.

### **Des milieux différents**

Impossible de comprendre Pascal et Teilhard sans les situer dans le temps. Ils ont élaboré une réflexion sur la condition humaine, mais bien contextualisée. Pascal a été marqué par le jansénisme de Port-Royal. Il est hanté par le mystère du péché originel: «L'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme» (B434; C439). Si le dogme du péché originel éclaire la condition humaine, il n'est cependant pas la dernière et la plus puissante lumière sur l'homme. Ce dogme doit lui-même être éclairé par les dogmes de l'Incarnation et de la rédemption. Seul le Christ restaure notre ressemblance avec Dieu, altérée par le péché. Par sa vie, sa passion et sa mort, le Christ nous confère une vie de fils. De la résurrection, Pascal ne fait pratiquement pas mention. L'imitation de Jésus-Christ s'arrête à la passion. Au plan de la science, Pascal vit au moment où s'ouvre à l'homme la perspective de ces espaces infinis qui l'*effraient*. Mais l'homme du XVII<sup>e</sup> siècle n'a pas encore connu l'infini du *temps*, ni surtout le caractère évolutif de la réalité cosmique et humaine. La vision du monde est

plus fixiste qu'évolutive. Au surplus, on n'a même pas fini d'inventorier la planète.

Teilhard, lui, arrive au moment où Lamarck et Darwin ont ouvert sur le passé des perspectives stupéfiantes. L'infini de la durée s'ajoute à celui des espaces. L'univers n'est pas statique, mais en constante évolution. Les jansénistes ont trop enlevé à la création au profit de la rédemption. Pour Teilhard, au contraire, l'Incarnation rédemptrice du Christ agrandit la vocation transformante de l'homme, dans un univers que le Christ lui-même assume et élargit à l'infini. À la limite, on pourrait dire que l'homme s'applique davantage à transformer le monde qu'à se convertir lui-même. Bref, de Pascal à Teilhard, le régime de l'esprit a changé.

### Des personnalités contrastées

Pascal est un *monstre* au sens latin de *prodigieux*: homme de science, penseur, maître de la langue, doué en même temps d'un sens pratique étonnant, capable de songer à l'exploitation industrielle de sa machine à calculer et d'organiser, l'année même de sa mort, le premier système d'autobus de Paris. Un esprit capable d'observation psychologique fine et poussée, de raisonnements subtils et tranchants comme le bistouri — pensons aux *Provinciales*, où il se montre à la fois admirable et redoutable, mais doué davantage de cet esprit de synthèse qui fait les génies.

Pascal excelle en tout. Écrivain fougueux, je dirais qu'il compose en romantique (qu'on excuse cet anachronisme), mais se corrige en classique. Il est passionné de vérité, d'authenticité: c'est pourquoi il devient cynique et féroce devant toute forme d'hypocrisie. Sa passion peut aller jusqu'aux excès et l'aveugler, mais son sens de l'absolu le ramène au Christ. Pour lui, la faculté première de l'homme, c'est le cœur, c'est-à-dire l'esprit réchauffé par la volonté et l'amour. La vérité de l'homme, c'est Jésus Christ. Le problème science-foi de Teilhard ne se pose pas pour lui, car tout est subordonné à l'ordre de la charité en Jésus Christ. Au surplus, à la différence de Teilhard pour qui tout est continuité ascendante dans l'unité, de l'infime au plus complexe, Pascal voit une discontinuité entre les trois ordres de la matière, de l'esprit et de la charité.

Pascal est sérieux, trop sérieux: il manque d'humour. Le sourire de François de Sales l'eût rendu plus sympathique. Pascal

est un croisé, un militant, un prosélyte: une énergie en source qui éclate, secoue, dérange, même s'il ne réussit pas toujours à convertir.

Teilhard est paléontologue. Il s'appuie sur les faits, sur l'observation. Il a commencé par l'étude des cailloux, des insectes pour en venir à celle de la planète tout entière, qu'il a parcouru au moins dix fois en observant ses lignes, ses masses, ses structures: en cela bien différent d'un Pascal sédentaire. Comme Pascal, il s'intéresse à l'homme, mais à l'homme comme phénomène, dans sa totalité; à l'homme inséré dans l'univers et la collectivité, emporté à travers la durée des siècles dans le tourbillon de l'évolution. Il ne néglige pas l'analyse, mais son tempérament l'emporte, tout comme Pascal, vers les visions d'ensemble, vers la synthèse. Le Christ est le Centre unique d'une convergence universelle, le moteur de l'énergie d'un monde en évolution, le point de rencontre du cosmique et du christique.

Une fois engagé dans son projet de réconciliation de la foi et de la science, Teilhard est capable d'une prodigieuse ardeur et ténacité, capable de surmonter la souffrance et la persécution. Il écrivait dans une lettre à un ami, vers la fin de sa vie: «Toutes les fois qu'il s'agit et s'agira de défendre le rôle irremplaçable et fondamental du christianisme dans le sur-développement de l'humanité, on peut compter sur moi jusqu'au bout».

À la différence de Pascal, Teilhard ne cherche pas la polémique. Sa passion pour la réconciliation de la foi et de la science n'est pas de l'entêtement, de l'impertinence, mais un effet de son émerveillement. Il a compris et veut faire comprendre que le mystère du Christ est incompréhensible si on ne le relie pas à la création du monde et à l'immense odyssée de l'univers jusqu'à l'apparition de l'homme et à sa rencontre avec le Christ.

Teilhard a l'imagination et la sensibilité des poètes. Son langage est création de mots, de symboles, d'allégories. Sa sensibilité très vive, vibrante, qui le fait communier au monde et à Dieu, l'a beaucoup fait souffrir. Dans l'exposé de ses vues *ardentes*, il est parfois aventureux, au gré de ses adversaires, dans l'expression verbale, exubérante, pas toujours assez contrôlée. Teilhard se passionne pour tout. Attentif à la caravane humaine, il est moins sensible aux problèmes intérieurs, aux déchirements existentiels de la personne, à la manière d'Augustin, de Newman, de Blondel. Sa vision du monde, toutefois, reste profondément christologique. Teilhard, comme Pascal, est indéfectiblement attaché au Christ.

## Un projet commun

Pascal et Teilhard poursuivent un projet commun. A partir de leur expérience de croyants, ils proposent le christianisme comme la clé du mystère *personnel* chez Pascal; comme la clé du phénomène humain dans sa totalité, chez Teilhard.

Chacun, d'ailleurs, a déclaré explicitement son projet apologétique; un projet conditionné évidemment par leur auditoire respectif. Pascal s'adresse aux esprits forts de son temps: cultivés, mais superficiels, mondains jusqu'au libertinage, indifférents au sens tragique de l'aventure humaine, ne songeant qu'à se divertir, avides de tout, mais vides de Dieu. Ces hommes vivent dans l'apathie religieuse la plus totale. Pascal veut les inquiéter jusqu'au frisson de la mort éternelle. Il veut les troubler, les harceler, les poursuivre jusque dans leurs ultimes retranchements pour leur arracher un aveu d'impuissance. «S'il se vante, je l'abaisse. S'il s'abaisse, je le vante et le contredis jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible» (B420; C330).

À ces mondains, Pascal parle le langage des auteurs à la mode: Épictète et Montaigne. Ces hommes se pensent en sécurité parce qu'ils sont indifférents à tout. Pascal s'applique à faire chavirer cette fausse sécurité. En réalité, ce sont des êtres misérables, des contradictions vivantes. Ils cherchent le bonheur dans le divertissement, mais ils ne rencontrent en fait que l'ennui, le tout achevé par la mort. L'homme est un paradoxe (B434; C438). «Qui débrouillera cet embrouillement?» Pascal propose le Christ comme seul capable de révéler l'homme à lui-même.

Teilhard, lui aussi, a un dessein apologétique bien déclaré. Il s'adresse aux scientifiques de son temps qui voient dans le christianisme une religion qui non seulement boude le progrès, mais lui est farouchement opposée. Le schisme est complet entre foi à la science et la foi en Dieu. Les condamnations du Magistère qui jalonnent tout le XIX<sup>e</sup> siècle attestent cette incompréhension totale de l'Église. Il faudra Vatican II pour renverser la vapeur. Teilhard a le mérite d'avoir favorisé la rencontre de ces deux univers.

Teilhard parlera le langage de la science. À un esprit qui ne conçoit la réalité qu'en termes d'évolution, il parlera le langage de l'évolution. C'est à l'intelligence, non pas partielle, mais totale d'un univers en évolution que Teilhard convoque les scientifiques de son temps. Il consacre toute sa vie de croyant et de savant à réconcilier le monde de la science et de la foi. Pour lui, sens cosmique et sens

christique, loin de s'opposer, de s'exclure, sont destinés à se rencontrer. Dans une lettre de 1923 à Léontine Zanta, il déclare déjà: «Je crois en quelque Absolu, lequel, *hic et nunc*, ne se manifeste pas à nous autrement qu'à travers le Christ [...]. C'est là toute mon apologétique. Et je n'en conçois pas d'autre»<sup>2</sup>. Dans une lettre du 22 août 1925 à Auguste Valensin, il est plus explicite encore: «Je rassemble petit à petit les éléments d'une Divinisation de la terre qui fera suite (*ad usum christianorum*) à l'Hominisation [...] écrite, elle, *ad usum Gentilium*. L'ensemble fera, en somme, mon apologétique, une apologétique à base évolutionniste, mais qui me paraît d'âme vraiment et adéquatement chrétienne»<sup>3</sup>. À l'homme du XX<sup>e</sup> siècle, passionné pour le progrès d'un univers dont il a découvert, non seulement l'espace, mais la durée, il propose la figure du Christ cosmique, abîme de grandeur dans toutes les directions, qui embrasse l'univers, l'homme et son progrès. Vingt ans plus tard, en 1943, il écrit: «Par Super-Christ, je ne veux absolument pas dire un autre Christ, un deuxième Christ, différent du premier et plus grand que lui; mais j'entends le même Christ de toujours, se découvrant à nous sous une figure et des dimensions agrandies»<sup>4</sup>. Dans la synthèse du cosmique et du christique, «*in Christo Jesu*, écrit-il, en 1951, au Père Général Janssens, j'ai trouvé une extraordinaire et inépuisable source de clarté et de force intérieures hors de laquelle il m'est devenu physiquement impossible de respirer, d'adorer et de croire»<sup>5</sup>. Pour Mgr de Solages, Teilhard «apparaît comme le plus grand apologiste depuis Pascal»<sup>6</sup>. Cuénot affirme davantage: «Son apologie, dit-il, est comparable et peut-être supérieure à la pensée de Pascal, de Newman, de Blondel»<sup>7</sup>.

---

<sup>2</sup> *Lettres à Léontine Zanta* (Paris, 1966), lettre du 26 mai 1923, p. 53.

<sup>3</sup> *Lettres intimes de Teilhard de Chardin*, Lettre du 22 août 1925 à Auguste Valensin, p. 125.

<sup>4</sup> *Super-Humanité, Super-Christ, Super-Charité*, dans *Oeuvres* 9: 208.

<sup>5</sup> *Lettres familières de Teilhard de Chardin*, le 12 octobre 1951 au TRP Janssens, p. 114.

<sup>6</sup> BRUNO DE SOLAGES, *Teilhard de Chardin* (Lyon, 1966), p. 390.

<sup>7</sup> C. CUÉNOT, «Science et foi chez Teilhard de Chardin», dans *Études teilhardiennes* (1968) p. 10.

### Question posée et médiation proposée

Dans leur projet apologétique, Pascal et Teilhard ont un point de départ semblable: une question, formulée toutefois de façon différente, en raison de l'expérience personnelle de chacun. Pour Pascal, la question est: «Que nous le voulions ou non, nous sommes tous embarqués». La vie de l'homme a-t-elle un sens? L'homme a-t-il une destinée? Une question reprise telle quelle par Vatican II, dans *Gaudium et Spes* (n. 12): «Mais qu'est-ce que l'homme? Souvent, ou bien il s'exalte lui-même comme une norme absolue, ou bien il se rabaisse jusqu'au désespoir. D'où ses doutes et ses angoisses». Chez Teilhard, la question devient: «Où va la caravane humaine? L'évolution a-t-elle une issue, un avenir, ou est-elle vouée à l'échec?»

Pascal et Teilhard, pour répondre à la question, ne partent pas immédiatement du christianisme. Pascal passe même par-dessus les preuves classiques de l'existence de Dieu. Son point de départ est la peinture de la condition humaine. Teilhard, lui, s'appuie sur l'analyse du phénomène humain pris dans sa totalité et son progrès. Tous deux procèdent par voie de phénoménologie, et tous deux s'appliquent à provoquer chez l'auditeur une crise existentielle qui débouchera sur le Christ.

Pascal représente l'homme comme un être en dérive, désaxé, ignorant de son propre destin, impuissant à trouver le bonheur qu'il poursuit. Le divertissement est une nouvelle forme de son hébétude. Il s'en va stupidement à la mort, faute de rentrer en lui-même. Que l'homme s'arrête donc un moment pour se ressaisir. Il y a en lui un abîme qui ne saurait être comblé que par un autre abîme. L'homme passe infiniment l'homme. Si Pascal s'applique ainsi à troubler l'homme jusqu'à l'affoler, c'est pour l'amener à se mettre en quête de la vérité, pour le décider à vouloir déchiffrer son propre mystère. La vérité de l'homme, pour Pascal, elle est en Jésus Christ, totalité du sens, seule lumière et seul remède. Aussi passe-t-il directement de l'analyse de la condition humaine à Jésus Christ. La crise débouche sur le Christ.

Chez Teilhard aussi, le constat d'une évolution qui s'oriente vers l'homme, flèche de l'évolution, pose un problème aigu. Il s'agit de savoir si l'évolution va réussir ou avorter. A-t-elle un avenir? ou est-elle engagée dans une impasse, condamnée à la dissolution des personnes dans une collectivité impersonnelle de termites? Court-elle au suicide?... ou vers la haine universelle? Pour Teilhard, l'évolution ne peut réussir sans une force d'attraction qui centre

l'humanité sur elle-même, sans une PERSONNE à laquelle les hommes puissent adresser leur amour et dans laquelle ils puissent aimer leurs semblables. Ce Centre personnel et ultime de conscience, Teilhard l'appelle OMÉGA: nécessaire pour assurer l'amorisation et la survie de l'humanité; un centre personnel et divin, aimable et aimant, moteur et consolidateur de l'évolution. Teilhard fait appel à Dieu-Oméga: cause finale, pour attirer, unir; cause efficiente pour consolider. Dans un second temps, ce Centre divin est identifié au Christ universel. La grande découverte et la grande joie de Teilhard a été la graduelle identification du point Oméga au Christ de la révélation. En définitive, comprendre l'évolution, c'est comprendre le Christ ressuscité comme point de convergence et but de l'évolution.

### Fonction et figure du Christ chez Pascal et chez Teilhard

Pour Pascal, comme pour Teilhard, il ne saurait y avoir d'autre éclairage sur le sens de la condition humaine, comme individu ou comme collectivité, que dans la personne du Christ. Mais celui-ci, à son tour, en raison du point de départ de chacun, apparaît avec des traits bien différents.

Le Christ est entré dans la vie de Pascal avec sa conversion, comme en témoigne son *Mémorial*. Or le Christ du *Mémorial*, comme celui du *Mystère de Jésus*, c'est le Christ de l'agonie, de la passion et de la croix. Dans cette vision, le Christ glorifié et triomphant de la résurrection est presque effacé. L'imitation de Jésus Christ reste centrée sur la passion. De même, la *Doctrine spirituelle* du Père Louis Lallemant, qui a formé une bonne partie des premiers jésuites missionnaires de la Nouvelle-France, ne consacre que trois pages à la résurrection, et encore ne s'agit-il que des apparitions. Le mystère pascal, dans sa totalité — passion, mort, résurrection — semble encore ignoré au XVII<sup>e</sup> siècle.

Pour Pascal, ce que les sciences nous font connaître, n'a rien à voir avec la «science suréminente» du Christ dont parle saint Paul (Ph 3,8). Les grandeurs de la matière et de l'esprit ne sont rien auprès des grandeurs de la charité: c'est d'un autre ordre. Pour Pascal, le terme de son apologétique, c'est le Christ, Lumière et Remède. Seul le Christ dévoile l'homme à lui-même dans son mystère, comme il le dit dans un texte classique, toujours à relire: «Non seulement, nous ne connaissons Dieu que par Jésus Christ,



mais nous ne connaissons nous-mêmes que par Jésus Christ. Hors de Jésus Christ, nous ne savons ce que c'est ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes» (B548; C729). Le Christ fait comprendre aux hommes qu'ils sont égoïstes, endurcis, asservis à leurs passions, aveuglés, murés en eux-mêmes. Mais s'ils se tournent vers le Christ et s'engagent sur la voie de la croix, leurs yeux s'ouvrent; ils apprennent qui ils sont, à qui ils se confient.

Pour Pascal, le Christ est Lumière, mais aussi et surtout Sauveur, car notre vrai mal, tout notre mal, c'est le péché, et seul le Christ nous en libère par sa mort en croix. Dieu s'est incarné, moins pour régner sur la création que pour sauver ceux qui croient en lui. Le fond de la misère de l'homme, c'est son péché. Le grand mystère, par suite, est celui de la croix, et la vraie joie est celle du *Mémorial*, celle qui naît de la reconnaissance du don du salut.

N'oublions pas que Pascal, comme Augustin, est un *converti*. Il n'est pas un simple moraliste ou un analyste qui se complaît dans la peinture de l'homme: ce qu'il veut avant tout, c'est amener les hommes au Christ. Son *Apologie* est un projet de converti. Le résumé des *Pensées*, c'est Jésus Christ. Et, en Jésus Christ, l'essentiel, c'est la croix et l'amour qu'elle révèle.

Pascal, comme savant, travaille sans doute au progrès de la science, mais il ne demande pas au chrétien, comme Teilhard, de construire le monde. À aucun moment, le monde ne paraît intéresser le fond de la condition humaine. Plutôt qu'une réalité à construire, le monde est une réalité à laquelle on risque de trop s'attacher. Pascal ne s'intéresse pas à la collectivité humaine comme telle, à la caravane humaine, mais au prochain, proche et individuel, membre du Corps du Christ. Cette vision individuelle et intérieure a cependant un retentissement universel dans la perspective du Corps mystique: «Dans la grâce, la moindre action importe, par ses suites, à tout. Donc, tout est important» (B505; C656). Pascal ne nie pas l'interdépendance des êtres dans l'ordre cosmique: «La mer entière change pour une pierre», dira-t-il, mais cette observation reste à la périphérie de sa pensée. L'ordre de la charité l'emporte sur tout.

Au point de départ, chez Teilhard, il ne s'agit pas de conversion, mais plutôt de *vocation*, où foi au monde et foi en Dieu ne font qu'un, où tout effort humain, fût-il profane, doit concourir à construire le Royaume. Pour Pascal, le Christ vient à la rencontre du cœur humain, blessé, pécheur, pour le guérir. Pour Teilhard, le Christ vient à la rencontre de l'homme, flèche de l'évolution, pour

assurer le succès de la marche en avant de cette évolution. Le Christ de Teilhard, c'est le Christ évoluteur, le Christ universel qui rassemble l'humanité par voie d'amorisation. «Est spirituellement impur, écrit-il, l'être qui, s'attardant dans la jouissance, ou se reployant dans l'égoïsme, introduit en soi et autour de soi un principe de ralentissement et de division dans l'unification de l'univers en Dieu. Est pur, au contraire, celui qui, suivant sa place dans le monde, cherche à faire dominer sur son avantage immédiat ou momentané, la préoccupation du Christ à consommer en toutes choses»<sup>8</sup>.

Teilhard ne nie pas les ruptures, les discontinuités de cette marche de l'évolution, mais son attention se porte avant tout sur le progrès à promouvoir, sur l'unanimité à réaliser. Dès maintenant, le monde reçoit, jusque dans ses fibres matérielles, les effets de la descente de Dieu dans la chair humaine et dans une matière transsubstantiée par l'eucharistie. Le Christ de Teilhard, c'est le Christ cosmique de saint Paul qui libère l'homme et la création entière gémissante, le Christ universel, le Christ récapitulateur, le Super-Christ, Super-Charité. La multiplication des *super* veut souligner l'emprise du Verbe incarné sur tout l'univers: une emprise que Teilhard rattache surtout à l'incarnation, à la résurrection et à l'eucharistie.

Le Christ de Teilhard, nul doute, gagne en extension, mais il perd beaucoup de l'intériorité pascalienne. On trouve certes, dans l'œuvre de Teilhard, notamment dans *Le milieu divin*, des pages sublimes où il s'agit de la rencontre personnelle de Jésus, mais la rencontre cœur à cœur avec le Christ, intensément présent, tel que le décrit saint Paul et, après lui, Pascal, affleure rarement dans les textes de Teilhard. Celui-ci parle bien du Jésus historique, mais le détail de la vie de Jésus, ses comportements quotidiens, ses paraboles, ses miracles, ses béatitudes, bref la lettre des Évangiles, pourtant si bien étudiée avant Teilhard par les Pères Lagrange et De Grandmaison, trouve bien peu de place dans les écrits de Teilhard: une absence qui est pour moi sujet d'un profond étonnement. La croix apparaît plutôt comme la loi de l'évolution. Pas de progrès, pas d'évolution, pas d'unification du multiple, sans souffrance, sans douleur. La croix est plutôt le symbole du travail ardu de l'évolution que celui de la condition du chrétien qui, tous les jours, doit mourir à son égoïsme, à ses passions, à son péché: «Vers les sommets

---

<sup>8</sup> *Le Milieu divin* (1927), *Oeuvres* 4: 166.

embrumés pour nos yeux humains, où nous convie le Crucifié, nous nous élevons par un sentier qui est la voie du progrès universel. La voie royale de la croix, c'est tout justement le chemin de l'effort humain, surnaturellement rectifié et prolongé»<sup>9</sup>. Nul doute, il y a plus de place, chez Teilhard, pour le Christ cosmique et Pantocrator, que pour le Christ sauveur. Toutefois, ce que Teilhard ne dit pas explicitement, n'est pas toujours nié, mais souvent compris dans une autre perspective et formulé autrement.

## Deux regards sur le prochain

Impossible de parler de l'homme sans parler de Dieu et du Christ. Impossible aussi de parler du Christ sans parler des *autres*, du prochain, car le Christ, dans les Évangiles, notamment chez saint Jean, s'est identifié au prochain. Au jugement dernier, le critère d'identification des justes et des impies sera l'attitude d'accueil ou de refus des autres. Accueillir et aimer les autres, c'est accueillir le Christ; les repousser, c'est repousser le Christ».

Mais la façon de parler du prochain, cette fois encore, est liée à la perspective de chacun: l'individu chez Pascal, la collectivité chez Teilhard. Pascal écrit: «Je considère Jésus Christ en toutes les personnes et en nous-mêmes: Jésus Christ comme père en son père, Jésus Christ comme frère en ses frères, Jésus Christ comme pauvre en les pauvres, Jésus Christ comme riche en les riches, Jésus Christ comme docteur et prêtre en les prêtres, Jésus Christ comme souverain en les princes» (B785). La charité de Pascal s'adresse aux personnes et aux groupes de personnes. Le Christ auquel il s'est converti est un Christ très personnalisé. «Je pensais à toi dans mon agonie, J'ai versé telles gouttes de sang pour toi». La réponse est: «Seigneur, je vous donne tout» (B553).

L'autre, pour Pascal, c'est celui qu'il côtoie tous les jours: mondains, indifférents, croyants de Port-Royal. L'autre, ce sont aussi les Jésuites qu'il combat si rudement dans les *Provinciales*. Il a ses outrances, ses excès. Mais n'oublions pas que la controverse était un genre littéraire commun, au XVII<sup>e</sup> siècle, et que le doux François de Sales lui-même a écrit un ouvrage de *Controverses*. En se battant contre les Jésuites, Pascal prétend rester au sein de

---

<sup>9</sup> *Le Milieu divin* (1927), *Oeuvres* 4: 118-119.

la chrétienté, mais il concède à ses adversaires qu'ils y restent également. «Nos divisions, dit-il, ne nous séparent pas de l'unité». Au moment d'écrire sa *Provinciale* sur les miracles, Pascal se rend compte qu'il n'est plus habité par le seul désir de défendre la vérité, mais par des intentions moins pures. Aussi son sens de l'absolu lui fait-il renoncer à l'achever.

Vers la fin de sa vie, la charité l'emporte définitivement en lui. Ses six derniers mois furent des mois de souffrances atroces: maux de tête, maux de dents, maux des entrailles. Il vend ses biens, donne son argent aux pauvres, renvoie ses domestiques, se met en pension chez sa sœur. C'est la «soumission totale» à Jésus Christ dont parle le *Mémorial*. «J'aime la pauvreté parce qu'il l'a aimée. J'aime les biens parce qu'ils donnent les moyens d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font [...]. J'essaie d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement» (B550).

Sur le point de mourir, Pascal demande à recevoir l'eucharistie: la chose lui est d'abord refusée. Il demande que l'on conduise tout au moins dans sa demeure un pauvre, comme représentant du Christ: ce désir ne peut être exaucé. Il demande qu'on le transporte aux Incurables pour mourir avec les pauvres: les médecins s'y opposent en raison de son état de santé. Enfin, au dernier jour de sa vie, on lui apporte le Viatique qu'il reçoit entre deux crises. Il meurt à 39 ans, en 1662. La mort de Pascal prend la coloration de sa vie et de son œuvre: au jardin de l'agonie, tout comme celle de Teilhard qui mourra le jour de Pâques.

Teilhard aussi aime le prochain, mais à sa façon. Il est plus sensible à la transfiguration de la collectivité humaine, ne formant plus qu'une âme dans le Christ, qu'à la relation de personne à personne par des gestes concrets de charité<sup>10</sup>. Typique, à cet égard, est l'aveu suivant, extrait du *Milieu divin*: «Mon Dieu, je vous l'avoue, j'ai bien longtemps été et je suis encore, hélas, réfractaire à l'amour du prochain. Autant j'ai ardemment goûté la joie de me rompre et de me perdre dans les âmes auxquelles me destinait l'affinité mystérieuse de la dilection humaine, autant je me sens nativement hostile et fermé en face du commun de ceux que vous me dites d'aimer. Ce qui, dans l'univers, est au-dessus ou au-dessous

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, 4: 184.

de moi, je l'intègre facilement dans ma vie intérieure: la matière, les plantes, les animaux, et puis les Puissances, les Dominations, les anges — je les accepte sans peine et je jouis de me sentir soutenu dans leur hiérarchie. Mais «l'autre», mon Dieu — non pas seulement le pauvre, le boiteux, le tordu, l'hébété, mais *l'autre* simplement, *l'autre* tout court, celui qui par son univers en apparence fermé au mien, semble vivre indépendamment de moi et briser l'unité et le silence du monde, — serais-je sincère si je vous disais que ma réaction instinctive n'est pas de le repousser? et que la simple idée d'entrer en communication spirituelle avec lui ne m'est pas un dégoût»<sup>11</sup>. Nul doute, il y a dans ces paroles beaucoup de lucidité et d'humilité.

À cet égard, j'aimerais que Teilhard cite les Évangiles qui nous parlent de *l'autre* en termes concrets et nous font voir qui est l'autre pour le Christ. Pour Jésus, l'autre n'est pas l'autre en général, ou collectivement pris, mais le *tout-proche, voisin de moi*: peu ou pas cultivé, ignorant, casse-pied, bavard, qui me déteste ou me tombe sur les nerfs, handicapé, avec des tics nerveux, avec une maladie de peau, épileptique, lépreux. Teilhard est parfaitement conscient de sa faiblesse. À la suite du paragraphe cité, il continue: «Mon Dieu, faites pour moi, dans la vie de l'autre, briller votre visage [...] Donnez-moi de vous apercevoir [...] au plus lointain de l'âme de mes frères»<sup>12</sup>. Teilhard réussit mal à aimer les autres autrement que dans l'humanité universelle unifiée en Jésus Christ. Il rêve d'une Super-Charité qui embrasse une Super-humanité dans le Christ. «Pour notre génération, écrit-il, aimer les hommes ne peut signifier autre chose que ceci: se vouer de toutes ses forces, de tout son cœur, à l'effort humain». Teilhard établit un lien entre «l'amour, forme supérieure, universelle, synthétique d'énergie spirituelle, et l'action»<sup>13</sup>.

Chose certaine, toutefois, Teilhard, à la différence de Pascal, n'a engagé de polémique avec personne. En toute pensée, il voyait ce qu'elle offrait de fertile, plutôt que de dangereux. Il n'a rien du pourchasseur d'hérésies, bien qu'il ait tragiquement souffert de ceux qui ne comprenaient rien à son langage et à ses perspectives. On a tout fait pour le faire condamner. On a mis ses œuvres à l'index de la Compagnie de Jésus, mais il n'a jamais été condamné

<sup>11</sup> *Ibid.*, 4: 184-185.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 4: 185.

<sup>13</sup> *Super-Humanité, Super-Christ, Super-Charité*, dans *Oeuvres* 9: 215.

par l'Église. Il lui a fallu mourir pour que son œuvre soit publiée. Il a montré à la Compagnie de Jésus la mesure de son attachement à elle, et de son détachement personnel.

## Le problème du mal

On a reproché à Teilhard de considérer le mal comme un incident de parcours dans la marche de l'évolution, comme la frange inévitable du progrès, comme un pourcentage nécessaire de déchets dans un mouvement de nature ascensionnelle.

Pour être juste, il faut distinguer l'attitude de Teilhard face au mal qu'est la souffrance, et son attitude face au mal moral qu'est le péché. Teilhard, qui a connu la guerre, la souffrance des tranchées et, plus tard, la souffrance de l'exil et celle de la persécution, n'est pas insensible à la souffrance: la sienne et celle de ses amis. Il suffit d'évoquer ici la troisième partie du *Phénomène humain* sur l'inquiétude humaine. Mais on peut dire sans paradoxe qu'il est plus sensible à la souffrance collective de l'humanité qu'à celle des individus.

Plus ambiguë est son attitude face au mal moral qu'est le péché. Teilhard ne nie pas le péché, mais il ne s'arrête pas à étudier ce mal qui est au cœur de l'homme, le péché qui est révolte et refus de Dieu. Il est tout à fait contestable de dire que «la synthèse scientifique de l'homme se prolonge aussi nécessairement en progrès moral que la synthèse chimique des substances protéiques en manifestations biologiques»<sup>14</sup>. Dans sa vision optimiste, Teilhard conçoit l'histoire comme une montée vers l'universalité, la spiritualisation, l'amorisation de l'humanité. L'écroulement des valeurs et les perversités de l'homme du XX<sup>e</sup> siècle renversent cette vision des choses.

## Deux apologétiques originales

Pascal et Teilhard représentent deux entreprises originales, parfois complémentaires, parfois aussi aux antipodes l'une de l'autre.

L'apologétique de Teilhard est une apologétique de l'espérance qui désire sauver l'homme et l'univers. Il porte sur l'homme un

---

<sup>14</sup> *Science et Christ* (1921), *Oeuvres*, 9: 59.

regard optimiste plus enclin à noter ses bons coups que ses défaillances. Teilhard fait sortir l'homme du cachot où Pascal l'avait enfermé. Dieu, en faisant l'homme, n'a pas seulement ouvert le ciel à l'homme: il lui a confié la terre pour en faire un habitacle digne de l'homme, promis lui aussi à la gloire. La fonction de l'homme est d'hominiser le monde pour le soumettre au Christ, avant la transfiguration des derniers temps. Teilhard exalte l'homme et l'évolution, en vue d'un travail gigantesque dont l'unité universelle, en Jésus Christ, est le terme triomphant. Les deux attractions fondamentales — théocentrisme et anthropocentrisme — qui, jusque-là, isolaient savants et chrétiens, l'Église et la science, se réconcilient et coïncident dans le Christ. Cette vision optimiste d'un univers toujours en progrès est certes de nature à séduire les hommes de science, et l'homme contemporain, obsédé par le progrès.

Cette épopée grandiose, toutefois, semble se dérouler au-dessus de l'expérience opaque que nous connaissons dans le vécu quotidien. Le péché, la perversité humaine semblent éclipsés par la lumière éblouissante de l'Évolution montante. L'apologétique de Teilhard semble facile. Mais ceux qui s'y engagent sont-ils prêts aux grands sacrifices qu'impose la conversion? Désirent-ils vraiment un salut qui passe par la transformation crucifiante de la personne? Ou rêvent-ils simplement d'un salut qui repose sur la contemplation d'un univers harmonieux? Il a manqué à Teilhard de présenter à l'homme de science les dispositions nécessaires pour aller au Christ, à savoir une profonde humilité, une grande disponibilité face à la révélation, qui n'est pas le résultat de la recherche humaine, mais un don révélé et offert qu'il faut accueillir dans la foi, et, plus simplement, la reconnaissance d'un besoin de pardon et de salut. L'apologétique de Teilhard a-t-elle vraiment converti les savants? Les faits établissent que non.

L'apologétique de Pascal est avant tout religieuse, biblique d'inspiration. Il ne parle pas d'abord en savant, mais en croyant. Il vise à la conversion du libertin: aussi le met-il crûment devant la croix. Pascal est obsédé par le péché, par la chute originelle. Pour lui, l'homme est un être blessé et diminué. Le jansénisme a marqué sa vie. Chose certaine, Pascal ne partage pas l'optimisme de Teilhard sur la réussite de l'humanité. Pour ce dernier, tout finira par s'arranger: du moins il l'espère. Il croit au progrès indéfini, même au progrès moral. Pour Pascal, au contraire, l'existence humaine est dramatique. Comme saint Jean, il la perçoit comme le conflit de la lumière et des ténèbres. Pascal souligne le volume et le poids du

péché dans l'histoire de l'homme: individu ou collectivité. Le sang du Christ est une réalité qui compte, et il n'a pas coulé en vain. La condition de l'homme, c'est d'avoir besoin de salut et d'un sauveur. Transformé comme on voudra, technicisé à outrance, le monde reste le lieu d'un débat dramatique qui se joue au cœur de l'homme. L'Église est toujours *reformata et reformanda*. Ce que l'homme veut en définitive, c'est moins le progrès que le bonheur, mais un bonheur qui le comble radicalement. À mon avis, la vision de Pascal, bien que trop sombre, adhère plus à la réalité humaine et personnelle que celle de Teilhard. L'homme, c'est d'abord un pécheur gracié, en quête de sens, de salut et de bonheur. À cet égard, Pascal se situe dans la ligne d'Augustin, de Newman, de saint Paul et du Christ lui-même, pour qui la fissure est au cœur de l'homme. C'est pourquoi Pascal insiste avec tant de force sur la nécessité des dispositions intérieures.

Nous nous trouvons en face de deux attitudes spirituelles contrastées, et, par suite, de deux apologétiques. Teilhard veut conduire au Christ universel, et lui-même et le savant, avec son enthousiasme congénital pour l'homme et son action sur terre. Pour Pascal, tout est balayure, hormis le Christ. Il a été saisi, empoigné par le Christ. Pour lui, la vie est dans le Christ, dans le cœur à cœur avec lui. Le vrai progrès est celui qui se réalise dans les saintes et les saints, identifiés au style de vie du Christ. A force de contempler et de vivre le Maître, ils finissent tous par lui ressembler.

Chacun veut amener l'incroyant au Christ auquel il s'est converti: au Christ cosmique, universel, chez Teilhard; au Christ sauveur de la condition humaine, chez Pascal. Les deux attitudes se réconcilient dans le mystère pascal qui relie passion et résurrection, péché et salut. Le Christ de Teilhard n'est pas moins réel que celui de Pascal. Les outrances de chacun ne doivent pas nous faire oublier la lumière que chacun projette sur le mystère du Christ et de l'homme. L'homme est misère par son péché; il est grand par sa destinée de ressuscité en Jésus Christ. Deux mystères faits pour s'éclairer réciproquement.

## Deux maîtres de la langue

Je m'en voudrais de clore ce parallèle sans parler de la contribution respective de Pascal et de Teilhard à la munificence de la langue française.



En affirmant ceci, je suppose évidemment que la langue n'est pas ravalée au niveau décadent de la pure information. La langue est l'expression d'une histoire, d'une tradition, d'une mentalité, d'un style de pensée et d'action. Elle exprime ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, non seulement au plan rationnel, mais aussi aux plans de l'imaginaire et de l'affectif. La langue est aussi nécessaire à un peuple que l'air qu'il respire, le sang qui coule dans ses veines, l'âme qui l'anime. Aussi la langue a-t-elle besoin de toutes ses richesses expressives: sémantiques, mais aussi mélodiques et rythmiques. Elle a besoin de tous les genres littéraires: du discours philosophique à l'élan oratoire, à la poésie, au théâtre, à la fable.

C'est pourquoi la culture française du XVII<sup>e</sup> siècle s'exprime par une constellation de grands écrivains qui excellent dans tous les genres: Descartes, Bossuet, Racine, Molière, Lafontaine, Pascal, La Bruyère. La langue de Pascal, comme celle de Descartes, exprime une pensée disciplinée, soucieuse d'ordre et de clarté, comme les jardins de Versailles, mais aussi d'élan et de fougue, comme chez Corneille et Molière. La langue de Pascal excelle aussi bien dans l'ampleur des *Provinciales*, que dans les raccourcis des *Pensées*. Si elle éclatait, on y retrouverait l'éclat du cristal et la dureté du diamant. Si le français venait à disparaître, il suffirait de retrouver les *Pensées* de Pascal pour la reconstituer. Rarement une époque s'est-elle exprimée dans une œuvre aussi brève. De Teilhard et de sa langue, on peut dire qu'elle est à l'image de notre siècle: créatrice, effervescente, où les néologismes prolifèrent, pas toujours heureux, mais stupéfiants de nouveauté. Tout comme la science n'en finit plus d'inventer, Teilhard n'en finit plus de créer. Il y a en lui de l'originalité, du panache, voire de la désinvolture. À le lire, à distance, je m'irrite parfois de ses phrases redondantes. Reste que maintes pages de Teilhard sont des chefs-d'œuvre d'image, de musique et de rythme. À la ressemblance de Claudel en poésie, Teilhard est innovateur dans le langage de la science. L'art, chez lui, jouxte la science et souvent cohabitent. Je pense à des ouvrages comme *Hymne de l'univers*, *Le milieu divin*, *Comment je crois*.

## Conclusion

En terminant, je reviens à la perspective de cet article: manifester le Christ comme Plénitude de l'homme et de l'humanité. Pour Pascal, le Christ est le mystère qui éclaire le mystère de

l'homme, qui éclaire et guérit tout à la fois par un mystère encore plus grand: la rédemption. Pour Teilhard, le Christ Oméga, universel, le ressuscité et le Pantocrator, réconcilie tout, fait tout cohérer et converger: foi et science, cosmique et christique. Deux perspectives qui s'expriment dans une langue qui marque un sommet de la culture française. Chacun, à sa manière, a stimulé et approfondi la christologie.

RENÉ LATOURELLE